

Hommage à Jeanne d'Arc.

LE MONUMENT DE VAUCOULEURS.

Le 24 septembre dernier a eu lieu la pose de la première pierre du monument élevé à Vaucouleurs (France), en l'honneur de Jeanne d'Arc. Cette fête a été splendide et le récit intéressera, nous n'en doutons pas, nos lecteurs.

«La ville de Vaucouleurs était coquettement décorée. On avait dressé de nombreux arcs de triomphe dont le principal représentait l'ancienne porte du château. Les rues étaient décorées de nombreux drapeaux et bannières.

L'animation, très grande, était encore augmentée par la présence de deux régiments d'infanterie, le 154^e et le 192^e, cantonnés là pour les manœuvres.

Mgr Pagis a célébré un service religieux, au cours duquel l'abbé Le Nordez a fait un très remarquable éloge de Jeanne d'Arc.

Après la réception des fonctionnaires à la mairie l'inauguration a eu lieu.

Une estrade était dressée au-dessus de la crypte; à côté de cette estrade réservée au ministre et aux invités un escalier conduisait à une autre estrade où ont pris place l'évêque, Mgr Pagis, et le clergé.

Au début de son discours, l'évêque a dit qu'il est heureux de voir réaliser le beau rêve de son patriotisme et de sa foi.

Il a félicité le ministre qui représente le gouvernement que la France s'est donné et qu'elle gardera avec l'adhésion sincère et l'unanimité de tous ses enfants; il a félicité le Pape dont le cœur bat à l'unisson de celui de la France.

Rappelant le grand mouvement d'opinion en faveur de Jeanne d'Arc; il a raconté la campagne entreprise depuis trois ans et a ajouté :

«Je suis l'évêque de la frontière et quand j'entends le canon ou le clairon, je songe à Jeanne qui incarne la grandeur de la patrie».

Le discours de Mgr Pagis a été accueilli par de nombreux applaudissements.

Le ministre a répondu qu'il est heureux de représenter le gouvernement de la République à cette fête, car il a signé dernièrement, comme ministre des beaux arts, un arrêté classant ce qui reste de la crypte parmi les monuments historiques. Il a félicité l'évêque de Verdun de son initiative patriotique et fait ensuite l'histoire des exploits de la bonne Lorraine.

Ce furent les habitants de Vaucouleurs qui accueillirent, encouragèrent la Pucelle et l'équipèrent. Quand elle partit rejoindre le roi, leur cœur battait à l'unisson de celui de Jeanne, qui avait échauffé et fait naître l'ardeur du sentiment national.

On sait ce qu'était en 1429 la destinée de la France, presque expirante, livrée aux Anglais, Jeanne ne discuta avec personne. Pour elle, le seul roi de France était celui qui n'était pas étranger. Le vrai roi était là ou était la France; c'est Jeanne qui fut la vraie créatrice de la patrie française.

«Quelles qu'aient été depuis les œuvres de siècles, a dit en terminant le ministre. Jeanne a illuminé le sien d'une apparition radieuse. Elle a été l'aurore de la patrie et, le rayon chaste de sa figure, illumina encore la France; elle plane au-dessus des partis et n'est prisonnière d'aucune secte, groupe ou école. Ce serait tenir son souvenir que de la mêler à nos luttes politiques. Chacun de nous a le même droit et le même devoir de l'admirer, car elle incarne et résume ce qui est commun à tous les Français: l'inaliénable dévouement à la patrie, la passion de l'indépendance et de la grandeur nationale.»

Le curé de Commercy a donné lecture du procès-verbal relatif à la première pierre qui a été posée solennellement. Le cortège a visité ensuite la crypte de la chapelle historique.

X... qui vient d'enterrer sa belle-mère. A fait graver sur sa tombe: «Elle ne voulait que mon bonheur; sa mort l'a bien prouvé.» Louise.—Je vous aime beaucoup, Emile, mais je ne pourrais pas vous épouser. Je ne crois pas que nous soyons heureux ensemble. Emile.—Mais, ma chère Louise, une fois marié, je ne serai pas souvent à la maison.

Ripans Tabules relieve headache.

Ripans Tabyles: best liver tonic.

FEUILLETON.

Les Causeries
D'UNE VIEILLE MARMITE.

IV

LE GAS YVON

sa douleur lui faisait peur à reprendre, comme un vêtement glacé qu'il faudrait jeter de nouveau sur ses épaules. Il avait été fort, il était lâche.

—Merci d'être venu, Yvon, je n'ai pas soif; mais reste pourtant, j'étais triste, ta vue m'a fait du bien.

Endisant ces mots, il jeta dans le feu un fagot qui flamba et pétilla.

Soit que Pierre en jetant son bois eut heurté la vieille marmite, soit que celle-ci, oui, depuis quelques instants, bouillait avec une sorte de rage, eut soulevé trop brusquement son couvercle, toujours est-il que ce dernier roula à terre, et tomba sur le pied de Pierre.

—Aye! fit celui-ci, en frottant son pied meurtri par ce rude contact.

—Hein! fit Yvon, ce n'est pas cela, voilà qui va te guérir; quand on a mal au pied, il faut boire, c'est mon remède.

—Merci, je n'ai pas soif, te dis-je.

—Eh! parbleu, le beau motif, si tu avais soif, je ne te dirais pas de boire, tu boirais bien tout seul, répondit Yvon en riant aux éclats de sa plaisanterie.

Pierre résista encore quelques instants, puis il céda; il but un verre et puis un autre. La première bouteille était vide, jamais Pierre n'en avait bu autant; aussi, sa tête commença-t-elle à tourner; le sang lui monta aux tempes; il se mit à jaser, à rire, à crier comme Yvon dont la tête était plus solide, mais qui, grâce à des libations antérieures, était au même niveau que lui.

Que faisait la marmite pendant ce temps-là? Depuis la chute de son couvercle, Pierre ne l'avait pas regardée à ce moment, il tourna machinalement les yeux vers elle, et il fallait que l'ivresse eut bien abruti son intelligence, car il resta immobile au spectacle qui s'offrit à ses yeux.

La marmite était à moitié vide, son couvercle était étendu sur la cendre, contre elle avait roulé une bûche sur laquelle elle semblait s'appuyer, pour ne pas tomber comme le couvercle. Sur son flanc de fente, deux grosses gouttes coulaient silencieusement comme deux larmes. Pierre vit tout cela, mais d'un œil hébété. Il lui sembla bien, à un mouvement, entrevoir vaguement la face du petit Pfanne, non plus rouge et pétillante de gaieté, mais pâle, triste et les yeux mouillés de larmes; cette vision ne dura qu'une seconde.

—A boire, fit-il en tendant son verre.

—A boire, répéta le gas en faisant sauter le second bouchon.

L'orgie dura encore une heure environ: de quoi parlèrent les deux nouveaux amis, ou plutôt de quoi ne parlèrent ils pas? tous deux racontèrent ensemble leurs espérances.

Yvon disait à Pierre ses dernières aventures, auxquelles le pauvre Pierre ne

comprenait rien tout occupé qu'il était à expliquer, comment il avait l'intention d'empoisonner le père Gérard, et d'éventrer le cousin Berton, après quoi il épouserait Rose et s'en irait bien loin, bien loin.

Yvon souriait en l'écoutant, de ce sourire bête de l'ivrogne —C'est ça, dit-il, assommons le cousin Berton; aussi bien, à la dernière assemblée, il m'a gagné trois francs, faut l'assommer.

—Oui, hurla Pierre, et puis nous partirons tous trois.

—Qui ça, tous trois?

—Tous trois, Rose et moi.

—Et puis moi, Yvon!

—Non pas toi, répondit Pierre, toi, tu voudrais me prendre Rose?

—Et bien! qui donc tous trois, alors?

—Parbleu, Rose, moi et la marmite, ajouta Pierre, qui, malgré son ivresse profonde, avait un souvenir de l'affection qu'il portait à sa vieille amie.

Qui ça la marmite? cette fêlée-là. Eh bien! je te dis, moi, hurla Yvon, que si je ne pars pas, elle ne partira pas non plus.

Et se levant brusquement de table, il lança, dans le flanc de la marmite, un formidable coup de pied.

Il serait difficile de décrire la scène qui suivit cet acte de brutalité. Au lieu de résonner simplement, la marmite poussa, en recevant ce coup, un gémissement tellement triste, tellement poignant, c'était comme la douleur d'un père voyant son fils dans cet état d'abaissement; l'effet de ce sanglot fut tel, que malgré son ivresse du moment, et son abrutissement permanent le gas Yvon sentit une sueur froide couler dans tous ses membres. Il n'ent, du reste; pas le temps de se demander quel était ce gémissement, d'où venait ce sanglot: car avant qu'il n'y eut répondu par un cri d'effroi, petit Pierre, dont l'ivresse s'en allait complètement, le frère, le délicat petit Pierre, l'avait pris par les épaules, et brisant la croisée vermoulue d'un coup de poing, il l'avait jeté si violemment sur le bord, que le grand Yvon piqua une tête sur le tas de fumier qui était dans la cour.

Tout ahuri de sa chute et de son ivresse, Yvon se releva, et s'en alla aussi vite qu'il put, se cacher dans sa cabane, ou il passa le reste de la nuit à boire, pour oublier sa frayeur.

Quand Pierre eut renvoyé Yvon, un peu brutalement, il faut l'avouer, il se retourna et tomba assis dans le fauteuil du petit Jacques. Il avait vu, dans un coin de la cheminée, le pauvre vieux Pfanne étendu sur la cendre, son chapeau avait roulé loin de lui, sa canne avait quitté sa main, il était sans connaissance, et un pan de son large habit noir grillait lentement sur les charbons à demi-éteints.

—Pfanne, mon pauvre M. Pfanne, gémit Pierre, en se précipitant vers lui, quand il retrouva la force de se lever, Pfanne, êtes-vous mort, mort par ma faute? répondez-moi je vous en prie, dit-il d'une voix suppliante. Vivez-vous encore.

—Eh! parbleu oui, je vis, M. l'ivrogne, je vis, grâce à mon privilège d'être surnaturel, car sans cela le pied de votre bel ami m'eût crevé pour toujours. Allons, au lieu de pleurer et de crier, ce qui ne remédie à rien, relevez-moi; avez-vous vu une marmite se relever toute seule, que vous me laissiez-la brûler à petit feu.

Every one needs at times intervals of solitude, retirement within the self house, to make companionship, which precedes and follows more delightful, as we eat our sherbert after the roast to prepare for the game.

There are just as many duties and obligations incumbent upon the guest that accepts your hospitality; but they belong to another story, as Kipling says.—New York Sun.

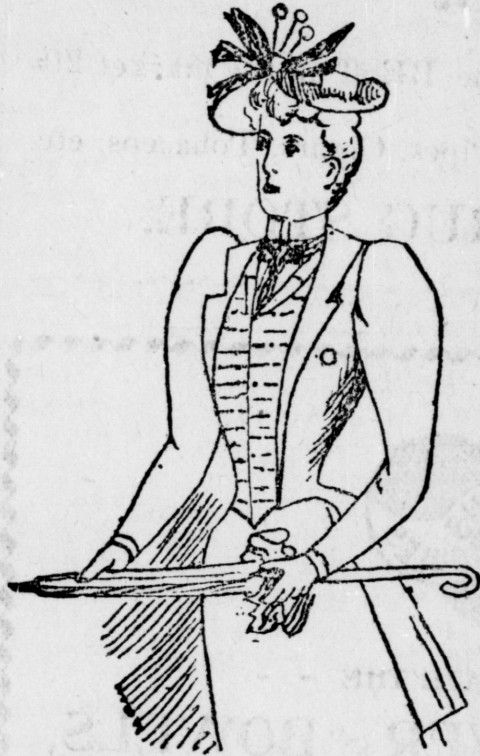
Noon.

My life is at its noon. I stand beneath the brooding, golden light that shines upon the happy land. Midway between my dawn and night, I feel life's full perfection; know that I have reached life's brightest noon. That I must leave the golden glow of the uplands for the lowlands soon.

I look back whence I came, and see the green and sunny slope of youth; I see upon each way-side tree the buds of innocence and truth. I note the long and winding way across the grasses, soft and green—the wondrous radiance of a day when sweet Love crowned me queen.

I looked beyond; and still my path goes winding on through pleasant fields, whereon a tender aftermath its last and sweetest treasure yields. Love's arm's around me; he hath set my every brooding tear at rest. Noon passes. And, without regret, I start toward twilight realms of rest.

The "Dress Suit" Bodice.



The "dress suit" bodice is the newest in tailor suits and may be worn either with figured waistcoat or silk blouse. A fitted waistcoat of white silk, covered smoothly with heavy white lace and having a deep falling cravat of lace, is very handsome.—N. Y. Herald.

MISSING LINKS.

In California they catch fish by wheels. York, Mont., has a natural ice mine in a gulch near by. In Philadelphia there is one home to five inhabitants. The number of dwellings in the United States in 1891 was 8,955,812. A hive of 5,000 bees will produce about fifty pounds of honey annually. One pound of cork is sufficient to support a man of ordinary size in water. There is claimed to be a snow-white squirrel at Yellow Springs, Ohio.

A BEAUTIFUL FLOWER GARDEN.



Since real flowers have become so fashionable for personal adornment, Rosa has converted herself into a little conservatory.

A Royal Flush.

"Did you ever see a royal flush?" said one sporting man to another. "Yep. Saw one the other day." "Where?" "In New York. I happened to be looking on when the Princess Eulalia took her pocketbook out."—Washington Star.

Agreeably Disappointed.

Rich Papa to ardent suitor for Miss Camille's hand.—And what is your first name, Mr. Hunter? Mr. Hunter—George, sir—George. Rich Papa.—Indeed? George, eh? Not half a bad name, I declare. I fancied it might be Fortune.

Unparalleled Consideration.

"I suppose he must have saved his life sometime; Smith seems to feel under such obligations to him." "It was more than that; he declined an invitation to visit Smith during the World's Fair."

An Invariable Sign.

"It's a shame when she is so well dressed that she lets everyone know she's from the country." Clara.—What did she do? "Thanked the gentleman for giving her his seat."

Ripans Tabules cure dyspepsia.

FAIR WOMAN'S WORLD.

THE GUEST AND THE THEORY OF ENTERTAINING HIM.

A Rock Upon Which Successful Entertaining is Sometimes Wrecked—You Guest Should be Left Alone and Not Tortured to Death with Attention and Ceremony.



When young hearts love let their joy be pure, let their golden dreams no languor know, the time must come in the future years, in the sadder days of love's after-glow, when the cares of life weigh down the soul, when the heart is weak and the spirits low: though the hopes of life have been fulfilled, they dream of the days of long ago.

When young hearts love let age bow low, and homage pay to a time long past. For thoughts ne'er die, though hearts grow old, true love will linger until the last, and with its softening rays unfold the weaken'd form and weary soul, 'Tis age's staff o'er life's rough plain, and smooths the way to the final goal. —Bruce Whitney.

There is a funny story told of a man who visited for a long time in the house with the woman he adored, and, owing to the assiduous attention of his hostess, found no opportunity to declare his devotion. In sheer desperation, as he was about to depart, he scribbled on his menu card, "Will you marry me?" and sent it to the lady in the drawing-room.

"Tell the gentleman yes," was the message returned. All of which reminds one of the fact that few hostesses appreciate that the fundamental principle in the art of fine entertaining is to gracefully leave your guests alone, after having given them the freedom of your castle and provided them with every comfort and convenience possible within its environment. Every one remembers the unutterable exhaustion of visiting in a household where the hostess, with the kindest and best motives in the world, demands the complete sacrifice of one's individuality and inclination to the pleasures she provides and the plans she formulates, where the hurried round of drives, visits and banquets precludes all possibility for rest, where the letters you ought to write, the books you like to read, and the sweet self-communication which all but shallow natures enjoy must be neglected for want of time between fete and festival. Can you ever forget the long, hot afternoons, when existence was tolerable only in the coolest of negligees, and discomfort forgotten only in the lightest of summer novels; but when your hostess, from a mistaken sense of duty, insisted on entertaining you with conversation in which you were obliged to share or seem ungracious and ungrateful?

The theory of entertaining is nowhere so thoroughly understood and so exquisitely carried out as in English country houses, where the guest is taken in as one of the family, left entirely to follow his own bent through the long mornings, and only expected to be on duty at the full-dress parade of the formal dinner. And this idea may be carried out even in small households where only one maid, and perhaps that one incompetent, is included in the menage, if the hostess is hospitable enough to receive her as one of the family. The least sign of effort, either in the preparation of meals or the provisions for enjoyment on the part of the hostess, unconsciously defeats her intention to please her guest. The guest that expects of the woman with one servant the same elaborateness of cuisine and exactness of service which she receives from the woman that keeps three, is not worth trying to please and does not deserve a second invitation. And the simple meal, plainly cooked and served without effort of display, presided over by an easy hostess, is far more enjoyable than the most elaborate of bouquets with the hostess tired and distraught, anxious lest the maid blunder or the viands be overdone during her absence from the range.

"I give my friend my dinner, not his, not some one else's, but my own dinner," said a man who was fond of entertaining. "Not a single extra dish is brought on. I call it the highest compliment I can pay him to take him into my family and let him share the comforts I enjoy."

Too often the rock upon which successful entertaining is wrecked is the mistaken notion of trying to run the household on the plan of the one managed by the guest, instead of in the usual way. This works confusion in the domestic machinery, the strain wears the mistress and maid, and the atmosphere is sure to affect the guest. There is opportunity for the expression of pretty courtesy and welcome in the arrangement of the guest chamber, which should have all the little comforts and conveniences that are not easily transported, or that may be forgotten. There should be pins in the cushion, soap in its dish, brush, brooms, combs, quantities of towels, fine and coarse, to suit all tastes, a few flowers in a vase on the table, with a new magazine, some light and pleasing books, and a late novel, plenty of extra blankets in the closet, plenty of room in the bureau drawers, a comfortable chair in a cosy corner, and window shades in a perfect working order. One of the things rare to find and greatly appreciated by a guest is a writing desk with pens and ink and stationery, for almost the first thing after arrival, and frequently before the trunks are unlocked, one desires to announce by post to the friends at home his safe journey.

Make your guest feel that his room is his castle, to which he may retire at pleasure and in which you rarely intrude, allow the friend beneath your roof to enter the routine of your household as well, arrange such pleasures as can be carried out without too great effort, allow your visitor to feel perfectly free to refuse the seat reserved in the carriage or to accept it, to join the day's picnic, or excursion, or to stay at home, give a certain amount of time to his entertainment, but always making him feel that he is not bound to accept your constant company or conversation because he is in your house, and doubtless he will be glad to accept your second invitation. If a person comes for a long stay in your household, the visit will be most satisfactory if you are not con-